

Trop vif, trop express

Le meurtre sauvage de Joe van Holsbeeck, pour tragiquement anecdotique qu'il soit, a semble-t-il provoqué un véritable séisme compassionnel. Soudainement, brutalement, les yeux de nos institutions et de notre « presse libre » se dessillent pour voir la réalité en face : oui, nous évoluons dans une société où la vie humaine est si dévaluée qu'elle peut être troquée, le temps d'une négociation en cinq coups de couteau, contre un MP3.

Cependant, à lire, à une semaine d'intervalle, les deux dossiers consacrés par *Le Vif/L'express* au drame et à ses causes, directes ou souterraines, on en arrive à se demander ce qui fait courir les journalistes dans cette affaire, et de quoi, au juste, ils veulent nous convaincre. Car, rendons-nous à l'évidence, la rhétorique mobilisée pour la débrouiller et en relater les suites obéit à une logique volontiers défailante, laisse régner des zones d'ombre et de flou particulièrement dangereuses, et sert donc, comme par un effet de sous-traitance d'autant plus pernicieux qu'il est (espérons-le) inconscient, les intérêts de ceux-là mêmes sur lesquels elle prétend jeter l'opprobre.

Pour tirer « Les leçons d'un crime odieux », ainsi que le titrait une première réaction à chaud, il s'agissait, selon Thierry Denoël, de rompre avec le discours politiquement correct et la bien-pensance qui consistent à nier tout lien entre appartenance ethnique et délinquance. Et de citer un juge de la jeunesse bruxellois, qui désigne 8 adolescents sur 10 défilant dans son bureau comme issus de « cette immigration-là », entendez noire ou maghrébine. De tels leitmotifs sont évidemment complètement discrédités, maintenant qu'il est établi que le planteur nous vient (illégalement) de l'Est...

On ne peut certes en vouloir nullement aux pauvres journalistes, qui écrivent dans les conditions de stress qu'on sait pour boucler leur édition hebdomadaire, d'avoir torché un texte n'y réverbérant que les oui-dire tout frais de l'enquête. On est en droit en revanche de leur reprocher d'en avoir extrapolé hâtivement les conclusions. Et surtout d'avoir raisonné avec le discernement et la délicatesse de ces sorteurs de discothèque qui, souverainement, derrière leurs minuscules écrans de contrôle, trient les faciès qui leur agréent. Cette erreur d'appréciation n'est, à aucun moment, rappelée. Pas un mot d'excuse à ce sujet n'a été formulé. Normal : elle est le fait des donneurs de leçons en personne.

Pourtant, le non-dit terrible ici, c'est le délit de sale gueule auquel l'ensemble des médias a complaisamment succombé, pour réactiver de primaires réflexes de défense contre cet ennemi surgi de la nuit du 11 Septembre, et dont le cousin persan joue actuellement aux apprentis sorciers nucléaires.

Récemment, à Liège, une vieille dame a été littéralement massacrée par un toxicomane qui convoitait son alliance et s'est présenté, maculé de sang de pied en cap, chez un bijoutier pour lui revendre son dérisoire butin et pouvoir ainsi se fournir d'urgence sa « dose ». Pas de pèlerinage silencieux. Pas d'indignation d'ampleur nationale. Il faut dire que la malheureuse, trop âgée, n'avait manifestement plus devant elle assez d'années pour connaître le « fabuleux destin » que Thierry Denoël

prête uchroniquement à Joe, s'il avait vécu. Les pigistes sont davantage inspirés quand on poignarde Amélie Poulain que le Père Goriot.

Le sommet de l'écoeurement est atteint avec la tartine sirupeuse d'Isabelle Philippon. Elle relève du tour de force, voire de l'exercice de style, et mériterait d'être soumise comme exemple martyr à tout étudiant en bac' de commu : les clichés y enjambent allègrement les lapalissades ; les contradictions et les injonctions paradoxales y jouent à saute-mouton ; les guillemets y fleurissent, pour enjoliver une pseudo-distance critique ; les tabous-et-la-langue-de-bois en sont proscrits, mais comme souvent dans le cadre des débats de la « démocratie participative », c'est pour ne rien ajouter dont on soit déjà persuadé.

Isabelle Philippon nous explique, en résumé, et bien sûr en se gardant de faire amende honorable sur les errements du numéro précédent, qu'il est compréhensible que tout le monde se soit trompé sur l'origine des auteurs du crime, visiblement « méditerranéens », et que, de toute façon, cela ne modifie rien à la donne, puisque le mal est fait. Que la violence existera toujours mais que cela n'empêche pas d'agir. Que tout est dans tout.

Sans langue-de-bois-ni-tabou, elle met en évidence le remarquable « travail de communication » et la prise de position adéquate de Verhofstadt et consorts devant la gravité des faits. Madame Philippon s'exprime, incontestablement, en tant qu'envoyée spéciale, en duplex du camp du Bien, d'où elle attend avec confiance des analyses plus fines et de bonnes réponses (en écho au titre du dossier qui exigeait, là avec moins de tact grammatical : « Il faut *des* vraies réponses »). Elle applaudit à deux mains « la belle dignité » des 80000 personnes qui processionnèrent, sous un ciel ensoleillé, le dimanche 23, en signe de... De quoi, au fond ?

Parlons-en de cette manifestation, dans la mesure où Isabelle Philippon elle-même insiste, pour la comparer avec la Marche blanche, la seule, l'unique. Je me contenterai de souligner les adjectifs aberrants, au lieu de multiplier les *sic* : « On en est pourtant fort loin [de la Marche blanche]. À l'époque, la crise avait des *accents insurrectionnels* et le climat, relevant à certains égards de *l'hystérie collective*, était *alimenté par les parents des victimes* autant que par les médias. *Cette fois*, l'extrême dignité des parents de Joe, leur sagesse, leurs exhortations au calme et à la prudence ont permis d'éloigner les risques de dérapage. D'autant que les enquêteurs ont bien fait leur boulot ». Madame Philippon, avant que vous ne rejoigniez définitivement la rédaction du magazine *Flair* où vos analyses occuperont une place de choix, connaissez-vous le sens de l'adjectif « insurrectionnel » et où en avez-vous vu une quelconque ébauche lors de l'Affaire Dutroux ? Dans les regards haineux et les bouches écumantes de la poignée d'enragés qui agitaient les barrières nadar à chaque apparition du pédophile menotté ? Est-ce cela que vous épinglez comme une « hystérie collective » ? Évoquez-vous là un assassinat d'enfant ou la mort de Claude François ? Et comment, au détour de termes éthérés (« climat ») et de locutions circonstancielles (« cette fois »), comment osez-vous installer l'ombre d'un parallèle dans l'échelle de la dignité des attitudes, des deuils et des douleurs ? Cette notion de dignité, seriez-vous la seule à en détenir la définition ? Je vous en crois persuadée. Comprenez que, si cette Marche blanche-ci, version Playmobils multiconfessionnels, a été si paisible, si docilement révoltée, c'est qu'elle était

soigneusement jugulée par un cordon de 200 agents et que l'activiste énervé qui a eu l'impertinence de s'emparer d'un mégaphone s'y est vu embarquer *manu militari*. Pas le moindre incident, s'est réjoui en chœur le Quatrième Pouvoir. Et pour cause : la Démocratie avait tout prévu.

Oui, je vous l'accorde, la police a donné dans l'efficace et le fulgurant. Elle s'est amusée à faire joujou avec son matériel *high tech* pour finalement colporter les mêmes préjugés que le premier témoin direct venu ; elle a laissé un SDF fouiller les poubelles à sa place et compte à présent sur l'aide de ses collègues de Varsovie pour lui refiler les tuyaux nécessaires au rafistolage de ses fuites. L'histoire du Plombier polonais nous revient en pleine poire.

Trêve d'amertume. Selon Mark Elchardus, l'un des multiples sociologues que ne manque plus d'interroger le *Vif/L'express* depuis qu'on y a posé le constat que la Belgique n'était pas terre d'Intellllllectuwels : « Le gouvernement doit "profiter" de ces événements pour s'emparer du problème de la violence à bras-le-corps, en terminer avec la langue de bois et les tabous qui l'entourent. Le timing est bon, il reste un an avant les élections législatives de 2007, ce serait là une belle fin de législature ». Et, jubilant de s'être dégotté un interlocuteur diplômé qui soit sur la même longueur d'ondes que la vôtre, vous vous empressez de conclure : « Cela nous changerait, en tout cas, des sempiternelles discussions communautaires ».

Notre politique, j'en conviens, est ennuyeuse à mourir. Dans un pays où les décideurs n'ont rien de mieux à faire que de requalifier les crimes qui l'ensanglantent en bidouillant les anglicismes (vous nous apprenez qu'on ne dit plus « racket » mais « steaming », quel progrès), il est opportun que certains malheurs surviennent pour secouer les citoyens et leur resservir la rengaine des apocalyptiques menaces qui pèsent sur eux. En somme, l'islamisme et l'extrême droite.

Concernant cette dernière, Stéphane Renard, rédacteur en chef et esprit positiviste, se montre intransigeant. Il en appelle à une « validation scientifique » pour trancher la question de savoir si, oui ou non, les nombreux actes de délinquance « de rue » incombent aux jeunes issus de l'immigration. Une « validation scientifique » ? Espérons qu'elle émanera d'un Pasteur plutôt que d'un Mengele. Stéphane Renard dénonce également, avec un mépris sous lequel pointe ce que l'on nomme par défaut « le racisme de classe », les « propos de bistrot » qui font le lit du fascisme et de la haine ordinaire. Il est clair que les « propos » qu'il entend à la cafétéria du *Vif/L'express* volent plus haut. En particulier s'il s'assied à la table de Madame Phillippon.

Frédéric SAENEN
Co-directeur de la Revue *Jibrile*
29 avril 2006